

Mai 1993

## LE ROI EST NU

Les économistes se posent de plus en plus la question : la récession serait-elle une crise de l'offre ? Comprendre par là que si les moyens de paiement, l'argent, existent et sont disponibles par les ménages – ce qui semble être le cas (les milliards des SICAV monétaires...) – et si le marché continue à stagner et que la récession s'installe, ce n'est pas tant dû au manque de ressources qu'à l'incapacité des entreprises à répondre aux demandes, toujours plus exigeantes en terme d'innovation, de leur clientèle. Autrement dit, la période de la consommation de masse, aveugle et quantitative, semble en passe de disparaître au profit d'une consommation plus réfléchie, plus qualitative ; les populations des pays riches sont saturées en besoins primaires (nourriture, logement), secondaires (équipement ménager, autos), voire tertiaires (loisirs, vacances). Bref, pour sortir de l'ornière, il faut du neuf, du meilleur, de l'encore plus génial.

Et la crise de l'art, dans tout cela ?

Une fois de plus, l'art (création artistique) et son marché (système de transactions) ont devancé l'économie «traditionnelle» de quelques longueurs.

Il y a beau temps que Malévitch a lancé son cri, prémonitoire, de désespoir pictural, et que Duchamp, Marcel, a fait son pari, pas si stupide, si l'on en croit le nombre de musées prestigieux équipés de rince-bouteilles ou d'urinoirs nommés «fontaines». Depuis cet heureux temps, tout est art, rien n'est art, tout ne vaut rien, un rien vaut tout. Comprenez qui veut.

Toujours est-il qu'un marché extraordinaire s'est développé autour de l'art, sous toutes ses formes, de la Vénus préhistorique à la dernière Installation, dépassant en volume et en valeur tout ce qui a précédé depuis le début de l'humanité.

La raison de ce phénomène ? L'homme a enfin réussi, dans ce merveilleux (sans ironie) XX<sup>e</sup> siècle à se libérer, dans nos sociétés occidentales et pour 90% de la population, des contraintes matérielles élémentaires (cf. supra). Qui n'a pas chez soi au moins un objet d'art au sens large du terme (de la «reproduction d'art» à la statue inestimable) ?

Il n'y a pas si longtemps, l'euphorie ambiante aidant, on découvrait tous les ans une trentaine de génies, allant toujours plus loin dans la «création» ; le messianisme battait son plein, tout galeriste qui se respectait avait son héros, son Batman, son jack pot. Phénomène loto, prospérité économique, boom, le chaland ne manquait pas à la FIAC et autres grand-messes.

Mais soudain est venu... le doute. En allant plus loin, on pourrait dire, et soudain est venue La Question. Qu'est-ce que l'art ? A quoi ça sert ?

D'aucuns, la majorité des aficionados de l'art contemporain, ne se sont pas encore interrogés sur ce douloureux sujet. Pour eux, la crise est conjoncturelle, le marché de l'art reprendra avec celui de l'immobilier ou du commerce de détail. Sans doute ont-ils raison à court terme.

On ne peut cependant pas manquer de se demander ce que va devenir l'incroyable fatras de toiles tachées, maculées, griffonnées, esquissées et d'accumulations d'objets hétéroclites, tristes à pleurer. Toutes ces choses, figuratives ou non, dénuées de poésie, d'esprit, de sensibilité, en un mot gratuites, n'avaient de sens que par la reconnaissance que l'on voulait bien leur donner. «Ils», (les marchands, «artistes», critiques, conscients ou non) ont créé une monnaie fiduciaire, basée sur la confiance, la crédulité en une signature, dans la présence des œuvres à une exposition dans un musée.

Mais dans tout cela, où sont le libre arbitre du spectateur, la volonté du consommateur ? Souvent, quand je demandais à un artiste ce qu'il fallait voir dans le magma difforme qu'il présentait, il me fut répondu que «l'œuvre est un miroir dans lequel le spectateur doit se réfléchir». D'autres, plus subtils noient l'ingénue dans un torrent de phrases sentencieuses et aussi profondes... que le trou de la Sécu.

Avant que l'art ne soit un marché, ce sont les grands qui «faisaient» les artistes. Que serait Michel-Ange sans les Médicis,

sans Jules II, que serait Vélasquez sans Philippe IV ? Puis vient le temps de la peinture pour notables, princes ou bourgeois. Nous sommes dans celui de la peinture pour tous, ou presque, où, pour se démarquer, il faut du toujours plus fort, toujours plus fou, toujours plus...

Sorti du «décoratif évolué, où l'on a déjà tout dit, tout fait», que reste-t-il de compréhensible, même au deuxième, voire au troisième degré ?

Nous voilà donc à la croisée des chemins, puisque le compréhensible a déjà été exploré dans toutes ses directions, puisque l'exploration dans le «nouveau» n'a donné, à de rares exceptions près, que de l'abscons et du superflu, puisque la confiance dans la «signature» a semble-t-il atteint ses limites. Quel avenir existe-t-il encore pour «l'art» tel que nous le concevions il y a encore deux ans, avant le Golfe ?

Alors, crise de l'offre, ou de la demande ? Je vous laisse répondre. Et il faudra une bonne dose d'optimisme et de confiance dans l'Homme pour ne pas crier «no future».

Frédéric Guthmann

## SUR LA ROUTE DE DIJON...

Mais que vont-ils donc faire en cette Bourgogne ? Ils ? Ce sont les membres d'Art de Haute-Alsace qui auront pris la précaution de s'inscrire sans tarder au week-end organisé par l'association au bénéfice exclusif de ses amis les samedi 11 et dimanche 12 septembre. Rien de ce qui est européen ne nous étant étranger,



Claus Slutter

LE PUITS DE MOÏSE, détail

nous irons bien sûr admirer au Musée des Beaux-Arts de Dijon l'exposition des «Collections de la Grande Catherine et du Tsar Alexandre 1<sup>er</sup>» provenant de Léningrad/St-Petersbourg. Mais ce musée abrite également bien d'autres chefs-d'œuvre, témoins – tout comme le fabuleux patrimoine architectural accumulé au cours des siècles dans la capitale bourguignonne – de la passion artistique et de la grande ouverture d'esprit, manifestées tout autant par une noblesse éprouve de grandeur que par une bourgeoisie cossue, qui surent s'entourer jusqu'à la Révolution, des



Lorenzo Lotto

PORTRAIT DE FEMME

plus grands artistes de leur temps. Nous oublierons alors sans peine la funeste époque qui vit le fort méchant sire Peter von Hagenbach pressurer sans pitié et terroriser les infortunées populations du Sundgau, de la Hardt et du Breisgau au nom du «Grand duc d'Occident» et nous pratiquerons, en adeptes du «gay scavoir», le subtil exercice mettant en évidence les liens palpables unissant les émotions esthétiques, olfactives et gustatives. Un week-end placé sous les heureux auspices de l'art et de la gastronomie dans la tradition d'ouverture que savent cultiver les Amis d'Art de Haute-Alsace.

Pierre-Louis Chrétien

## SOUS LE SIGNE DE LA TOISON D'OR

Lorsque Jean II. Le Bon, roi de France, attribua en fief le duché de Bourgogne à son deuxième fils Philippe de Valois (1342-1404), que ses contemporains nommaient déjà Philippe le Hardi, et que de surcroit il favorisa en 1369 le mariage de ce dernier avec Marguerite de Flandre, il commit en fait une grave erreur d'appréciation, car tout était alors en place pour assurer l'indépendance politique de la nouvelle dynastie qui n'allait pas tarder à se poser en rivale des volontés expansionnistes de la Maison de France. Par ce mariage, la maison de Bourgogne exerçait son autorité non seulement entre le Jura et la Côte d'Or (Le duché de Bourgogne proprement dit ainsi que la Franche-Comté) mais aussi plus au nord sur les riches provinces d'Artois et de Flandre. Philippe le Hardi se donna rapidement pour tâche de consolider et d'unifier ses possessions. Dès le début de son règne, Dijon devint un centre important de l'activité artistique de ce temps, et le démarrage du chantier de la Chartreuse de Champmol en 1383 dans laquelle Philippe le Hardi souhaitait ériger son tombeau attira de nombreux sculpteurs et peintres venus principalement de Flandre. Le plus célèbre d'entre eux reste sans conteste Klaus Sluter, originaire de Haarlem et qui est appelé à Dijon en 1385 pour collaborer au décor sculpté de la Chartreuse. De 1403 à 1406 il va y réaliser une grande composition sur le thème de la fontaine de la vie, mondialement connue aujourd'hui sous le nom de «Puits de Moïse». A la mort du duc en 1404 il fut en outre chargé de l'exécution des «pleurants» destinés à orner le mausolée en marbre noir commandé par le duc dès 1381 à trois autres sculpteurs flamands. Jean sans Peur (1371-1419) succède à son père, s'allie en 1414 avec l'Angleterre

et prend donc nettement parti dans le conflit latent qui opposait déjà la Bourgogne et la France. Sous le règne de Philippe le Bon (1396-1467) qui fonde l'ordre prestigieux de la Toison d'or, la puissance de l'état bourguignon atteint son apogée. En 1435 après s'être prudemment dégagé par la paix d'Arras de l'interminable conflit franco-anglais, le «Grand duc d'Occident» – comme il aimait à se faire nommer – agrandit ses possessions tant bourguignonnes que flamandes. La Bourgogne devient un état dont l'organisation interne très centralisée peut être considérée comme très en avance sur son temps. L'incroyable richesse accumulée par le commerce maritime dans les provinces flamandes nourrit la magnificence dont aime à s'entourer Philippe le Bon. Mais le mécénat de la cour de Bourgogne n'est pas la seule source de commandes pour les artistes de cette période qui bénéficient déjà d'une très importante clientèle bourgeoise, en Flandre comme dans la capitale. C'est au début de ce XV<sup>e</sup> siècle florissant que va éclore le talent du grand maître de la peinture flamande : Rogier van der Weyden (1400-1464). Né à Tournai vers 1400, le jeune Rogier entre comme apprenti dans l'atelier de Robert Campin, un des grands maîtres de la peinture flamande d'alors, plus connu sous le pseudonyme de «Maître de Flémalle» et dont la «Nativité» constitue aujourd'hui un des pôles d'attraction de la collection du Musée des Beaux-Arts de Dijon. Si Van der Weyden exerce principalement son activité à Bruxelles pour une clientèle bourgeoise, il sera requis par le chancelier Nicolas Rollin pour réaliser les portraits de Philippe le Bon et de son fils Charles le Téméraire. A ces œuvres, malheureusement disparues et que nous ne connaissons qu'à travers des copies d'atelier, s'ajoutera le saisissant retable du «Jugement Dernier» qui orne encore aujourd'hui la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Beaune fondé en 1433. Le talent exceptionnel du mystique Rogier van der Weyden imprègne fortement les peintres rhénans et tout particulièrement «notre» Martin Schongauer. Charles le Téméraire (1433-1477) accède au pouvoir en 1467 à la mort de Philippe le Bon. Son ambition est d'élever la Bourgogne au rang de royaume indépendant, détaché de tout lien de subordination vis-à-vis de ses voisins, lointain héritier de l'éphémère Lotharingie. Le grand rêve d'unir la Mer du Nord à la Méditerranée par une politique de conquêtes ambitieuses échoue face à l'opposition résolue des princes électeurs dans l'Empire, des populations haut-rhénanes qui décapitent à Breisach en 1473 Peter von Hagenbach, le redouté «Landvogt» de Charles le Téméraire, et surtout du Roi de France Louis XI qui réussit patiemment à isoler le Duc de Bourgogne de ses alliés traditionnels et à le



Maître de Flémalle L'ADORATION DES BERGERS, détail

vaincre militairement à Nancy le 5 janvier 1477 avec l'appui de fortes troupes venues de Lorraine, de Suisse et d'Alsace... La puissante Bourgogne redevenait alors un simple duché dans le giron du royaume de France. La bourgeoisie dijonnaise continue cependant à brasser ses affaires en toute quiétude et s'ouvre à de nouvelles sensations venues d'Italie. Elle se fait édifier de somptueuses demeures. Dijon «se pare d'un blanc manteau» d'hôtels particuliers. C'est l'époque du «chou bourguignon» et du grand sculpteur Hugues Sambin. Jusqu'à la Révolution la bourgeoisie dijonnaise maintiendra cette tradition de bon goût et de raffinement, tout en épousant l'évolution des styles architecturaux. Dijon reste également le siège du Parlement et des Etats de Bourgogne qui seront hébergés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un vaste palais édifié en plusieurs étapes par Jacques Hardouin Mansart, Robert de Cotte et Jacques Gabriel sur l'emplacement de l'ancien palais ducal en partie conservé. Si l'on ajoute à ce très riche patrimoine les nombreux édifices religieux, Dijon mérite amplement son titre de «ville aux cent tours» que lui aurait attribué François I<sup>r</sup>. De la crypte romane de St-Bénigne jusqu'à la très curieuse église St-Michel hésitant entre le gothique tardif et la Renaissance, tous les styles sont somptueusement représentés. Dijon n'en reste pas moins une ville au charme secret qui ne se découvre que lentement au hasard de la marche. C'est tout à côté de chez nous, à deux heures de route. Allons-y ensemble.

Pierre-Louis Chrétien.



Edouard Manet

MERY LAURENT

Manet «Portrait de Mery Laurent», Vuillard «La Meule aux trois promeneurs». Des œuvres plus contemporaines ont été accueillies plus récemment : peintures de Veira da Silva, Lapique, Messagier, Nicolas de Stael...

Les sculpteurs y sont largement représentés, en particulier François Pompon, sculpteur animalier très connu, dont le musée possède le plus bel ensemble du monde.

Promis à une prochaine rénovation, le Musée des Beaux-Arts de Dijon va auparavant attirer la foule avec sa prochaine exposition (19 juin - 27 septembre 1993) consacrée aux «Collections de la Grande Catherine et du Tsar Alexandre I<sup>r</sup>» – Tableaux flamands et hollandais du Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

Bernadette Schumacher

Une documentation très intéressante peut être consultée au siège de l'association, tous les deuxièmes samedis du mois (hormis les congés scolaires) de 16 à 18 heures.

## CHRONIQUE LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES

A l'initiative de Raymond Woessner, ami d'Art de Haute-Alsace, professeur au Lycée Albert Schweitzer et responsable départemental de «Langue et culture régionales», un groupe d'enseignants est venu récemment au siège de l'association 12, passage des Augustins pour une information dont nous espérons qu'elle débouchera sur des contacts fructueux.

### Rencontre avec les professeurs

Depuis une dizaine d'années environ, il existe un enseignement optionnel nommé «Langue et Culture Régionales» et dispensé dans de nombreux collèges et lycées alsaciens. Initialement, il s'agissait surtout de tenter de sauver la langue alsacienne ; mais la déroute de celle-ci a conduit les équipes enseignantes à mettre l'accent sur la culture régionale. En général une fois par an, une journée de regroupement sectoriel permet à tous de faire le point, de consolider les acquis et d'explorer de nouvelles pistes. C'est ainsi qu'une trentaine de professeurs, sundgauviens et mulhousiens pour la plupart, se sont retrouvés au siège de l'association «Art de Haute-Alsace». Quelques-uns connaissaient l'association, grâce à l'exposition

## LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

S'il fallait établir des priorités dans les visites de musées, Dijon figureraient en belle position.

En effet son Musée des Beaux-Arts, créé sous l'Ancien Régime, est l'un des plus grands musées français, tant par l'importance que par la qualité de ses collections. Le site lui-même vaut le détour, puisqu'il s'agit de l'hôtel médiéval des Ducs de Bourgogne devenu par la suite Palais des Etats. Au cœur du musée, la «Salle des Gardes» abrite depuis 1827, les tombeaux des fondateurs des lieux : Philippe le Hardi et Jean sans Peur. Un ensemble de retables provenant de la Chartreuse de Champmol, couvent proche de Dijon et nécropole de la dynastie ducale, ainsi qu'une série d'œuvres flamandes dont «l'Adoration des bergers» du Maître de Flémalle, illustrent le faste et le rayonnement de cette période.



Dirck van Baburen

LE CONCERT

Lorsque ce palais – constamment agrandi, transformé, embellie – devient musée, il est d'abord destiné à l'enseignement des élèves de l'Ecole de Dessin, forte en 1766 de 150 élèves. Dons, legs et dépôts de l'Etat n'ont cessé d'enrichir les collections du Musée, pour constituer des ensembles de 1<sup>r</sup> ordre : primitifs suisses et rhénans uniques en France (Conrad Witz par ex.) ; peintures nordiques et italiennes, dessins, estampes... On y remarque l'Ecole de Fontainebleau «La Dame à sa toilette», Jean Tassel, Georges de la Tour «Le Souffleur de lampe», Charles Le Brun... Pour le XIX<sup>e</sup> siècle James Tissot, Eugène Boudin, Edouard

Mai 1993

## LE ROI EST NU

Les économistes se posent de plus en plus la question : la récession serait-elle une crise de l'offre ? Comprendre par là que si les moyens de paiement, l'argent, existent et sont disponibles par les ménages – ce qui semble être le cas (les milliards des SICAV monétaires...) – et si le marché continue à stagner et que la récession s'installe, ce n'est pas tant dû au manque de ressources qu'à l'incapacité des entreprises à répondre aux demandes, toujours plus exigeantes en terme d'innovation, de leur clientèle. Autrement dit, la période de la consommation de masse, aveugle et quantitative, semble en passe de disparaître au profit d'une consommation plus réfléchie, plus qualitative ; les populations des pays riches sont saturées en besoins primaires (nourriture, logement), secondaires (équipement ménager, autos), voire tertiaires (loisirs, vacances). Bref, pour sortir de l'ornière, il faut du neuf, du meilleur, de l'encore plus génial. Et la crise de l'art, dans tout cela ?

Une fois de plus, l'art (création artistique) et son marché (système de transactions) ont devancé l'économie «traditionnelle» de quelques longueurs.

Il y a beau temps que Malévitch a lancé son cri, prémonitoire, de désespoir pictural, et que Duchamp, Marcel, a fait son pari, pas si stupide, si l'on en croit le nombre de musées prestigieux équipés de rince-bouteilles ou d'urinoirs nommés «fontaines». Depuis cet heureux temps, tout est art, rien n'est art, tout ne vaut rien, un rien vaut tout. Comprenez qui veut.

Toujours est-il qu'un marché extraordinaire s'est développé autour de l'art, sous toutes ses formes, de la Vénus préhistorique à la dernière Installation, dépassant en volume et en valeur tout ce qui a précédé depuis le début de l'humanité.

La raison de ce phénomène ? L'homme a enfin réussi, dans ce merveilleux (sans ironie) XX<sup>e</sup> siècle à se libérer, dans nos sociétés occidentales et pour 90% de la population, des contraintes matérielles élémentaires (cf. supra). Qui n'a pas chez soi au moins un objet d'art au sens large du terme (de la «reproduction d'art» à la statue inestimable) ?

Il n'y a pas si longtemps, l'euphorie ambiante aidant, on découvrait tous les ans une trentaine de génies, allant toujours plus loin dans la «création» ; le messianisme battait son plein, tout galeriste qui se respectait avait son héros, son Batman, son jack pot. Phénomène loto, prospérité économique, boom, le chaland ne manquait pas à la FIAC et autres grand-messes.

Mais soudain est venu... le doute. En allant plus loin, on pourrait dire, et soudain est venue La Question. Qu'est-ce que l'art ? A quoi ça sert ?

D'aucuns, la majorité des aficionados de l'art contemporain, ne se sont pas encore interrogés sur ce douloureux sujet. Pour eux, la crise est conjoncturelle, le marché de l'art reprendra avec celui de l'immobilier ou du commerce de détail. Sans doute ont-ils raison à court terme.

On ne peut cependant pas manquer de se demander ce que va devenir l'incroyable fatras de toiles tachées, maculées, griffonnées, esquissées et d'accumulations d'objets hétéroclites, tristes à pleurer. Toutes ces choses, figuratives ou non, dénuées de poésie, d'esprit, de sensibilité, en un mot gratuites, n'avaient de sens que par la reconnaissance que l'on voulait bien leur donner. «Ils», (les marchands, «artistes», critiques, conscients ou non) ont créé une monnaie fiduciaire, basée sur la confiance, la crédulité en une signature, dans la présence des œuvres à une exposition dans un musée.

Mais dans tout cela, où sont le libre arbitre du spectateur, la volonté du consommateur ? Souvent, quand je demandais à un artiste ce qu'il fallait voir dans le magma difforme qu'il présentait, il me fut répondu que «l'œuvre est un miroir dans lequel le spectateur doit se réfléchir». D'autres, plus subtils noient l'ingénue dans un torrent de phrases sentencieuses et aussi profondes... que le trou de la Sécu.

Avant que l'art ne soit un marché, ce sont les grands qui «faisaient» les artistes. Que serait Michel-Ange sans les Médicis,

sans Jules II, que serait Vélasquez sans Philippe IV ? Puis vient le temps de la peinture pour notables, princes ou bourgeois. Nous sommes dans celui de la peinture pour tous, ou presque, où, pour se démarquer, il faut du toujours plus fort, toujours plus fou, toujours plus...

Sorti du «décoratif évolué, où l'on a déjà tout dit, tout fait», que reste-t-il de compréhensible, même au deuxième, voire au troisième degré ?

Nous voilà donc à la croisée des chemins, puisque le compréhensible a déjà été exploré dans toutes ses directions, puisque l'exploration dans le «nouveau» n'a donné, à de rares exceptions près, que de l'abscons et du superflu, puisque la confiance dans la «signature» a semble-t-il atteint ses limites. Quel avenir existe-t-il encore pour «l'art» tel que nous le concevions il y a encore deux ans, avant le Golfe ?

Alors, crise de l'offre, ou de la demande ? Je vous laisse répondre. Et il faudra une bonne dose d'optimisme et de confiance dans l'Homme pour ne pas crier «no future».

Frédéric Guthmann

## SUR LA ROUTE DE DIJON...

Mais que vont-ils donc faire en cette Bourgogne ? Ils ? Ce sont les membres d'Art de Haute-Alsace qui auront pris la précaution de s'inscrire sans tarder au week-end organisé par l'association au bénéfice exclusif de ses amis les samedi 11 et dimanche 12 septembre. Rien de ce qui est européen ne nous étant étranger,



Claus Slutter

LE PUITS DE MOÏSE, détail

nous irons bien sûr admirer au Musée des Beaux-Arts de Dijon l'exposition des «Collections de la Grande Catherine et du Tsar Alexandre 1<sup>er</sup>» provenant de Léningrad/St-Petersbourg. Mais ce musée abrite également bien d'autres chefs-d'œuvre, témoins – tout comme le fabuleux patrimoine architectural accumulé au cours des siècles dans la capitale bourguignonne – de la passion artistique et de la grande ouverture d'esprit, manifestées tout autant par une noblesse épaise de grandeur que par une bourgeoisie cossue, qui surent s'entourer jusqu'à la Révolution, des